

Benoît La Maurie

Ménage de Printemps



Benoît La Maurie

Ménage de Printemps

© Benoît La Maurie, 2026

ISBN numérique : 979-10-405-9445-1

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*« Quand j'étais petit,
Je n'étais pas grand,
Je montrais mon cul
à tous les passants.
Mon papa disait :
“Veux-tu le cacher !”
Je lui répondais :
“Veux-tu l'embrasser !” »*

Comptine enfantine

— *Je t'en conjure, arrête ! Ils ne méritent pas ça.*

— *Qu'est-ce que tu en sais ?*

— *Laisse-leur au moins une chance !*

— *C'est ce que je fais. Je travaille à éveiller les consciences. Tous des abrutis, endormis dans un sommeil de bête.*

— *Pense au moins aux enfants !*

— *N'exagère pas, ils en ont vu d'autres. Peut-être pire encore, compte tenu de notre époque. Je pense plutôt aux parents.*

— *Comment pourraient-ils comprendre ? Tu te trompes de cible.*

— *Pas si sûr. Il faut toujours un peu de spectaculaire pour que les gens se remettent en question.*

— *La fin justifie donc les moyens ?*

— *Dans le cas présent, oui !*

— *Tu te conduis comme un extrémiste.*

— *Certains le sont plus que moi.*

— *Sois raisonnable !*

— *Parce que toi, tu l'as été ?*

— *Fais-le au moins pour moi !*

— *Il est trop tard.*

I

Samedi 24 juin 2023.

Il faisait beau ce jour-là et c'était la fête. Le petit collège Robert Noël de Bondeville fêtait ses cinquante ans. Pour l'occasion, Madame le maire ainsi que Monsieur le sénateur avaient fait le déplacement. Seul fait notable, l'absence regrettée de Madame Boyen, la principale adjointe, qui avait fait un malaise cardiaque un mois auparavant. Ce qui apparaît ici comme un détail se révélerait par la suite d'importance selon les enquêteurs qui prirent en charge le dossier. On aurait pu s'inquiéter déjà à l'époque, mais l'administration est toujours lente à réagir et prompte à s'aveugler. Tout va bien, pas de vague, nous savons compter, comme on dit si bien, sur l'implication et le professionnalisme de tous les personnels.

Il faisait donc très beau. Des ateliers, des expositions de productions d'élèves et des spectacles avaient été prévus pour l'occasion selon le programme affiché et distribué aux parents venus avec leurs enfants. Une foule calme et peu nombreuse d'un samedi matin déambulait dans les couloirs et s'arrêtait dans les classes, certains parents étant curieux de visiter les nouveaux locaux, d'autres heureux de retrouver d'anciens camarades ou d'anciens professeurs, le tout dans une atmosphère de kermesse, entre exclamations et éclats de rire innocents, ignorant résolument ce qui se tramait en coulisse.

Tout s'enchaîna selon une mécanique implacable. Il n'était pas encore 11 heures quand un premier cri retentit, 11h30 quand la sirène d'une ambulance résonna comme un appel déchirant avant de quitter en trombe le parking du collège, et presque midi quand d'autres cris, ou plutôt des vagissements mêlés de rires et de réactions indignées, éclatèrent dans l'air. Suivis aussitôt de la cavalcade des parents, tantôt affolés, tantôt en colère, s'échappant par le hall ou par les derrières, certains emportés dans cette pagaille par l'affolement général et emmenant des enfants hilares, apeurés ou tout simplement incrédules. Une bombe avait explosé et on n'avait pas compris sous l'effet de la surprise, quel en était l'épicentre.

Dans cette pagaille personne ne remarqua une silhouette qui s'éloignait également du collège, à pas retenus et discrets, une sacoche à la main, se retournant de temps en temps pour contempler la cohue. Fait troublant cependant, quand l'homme arriva sur la place du village où il y avait marché ce matin-là, certains commerçants, qui le connaissaient bien, affirmèrent après coup aux enquêteurs qu'il leur avait paru tranquille, affichant selon les uns un air satisfait, pour d'autres ironique, en tout cas souriant. Comme quoi si l'homme est un loup pour ses congénères, il peut se montrer des plus affables après s'être repu du carnage.

II

Jeudi 1er septembre 2022, un an auparavant.

Tout le monde était heureux de se retrouver. Cela parlait haut et riait fort. Chacun y allait de son petit couplet sur les vacances. On était bronzé pour la plupart, on en avait bien profité et on était prêt à retourner au combat. Puis au signal, tout le monde s'assit, certains continuant leurs plaisanteries, d'autres ayant déjà sorti leur cahier de notes ou leur ordinateur. La grand-messe pouvait commencer.

Le principal du collège, Monsieur Piefort, souhaita la bienvenue à tous ses collègues et commença par commenter les résultats du brevet. Presque excellents, cela va sans dire, légèrement au-dessus de la moyenne académique. On en plaisanta. Aurait-on une prime pour la peine ? Bien sûr que non. Si le service public a des objectifs à atteindre, comme dans le privé, il ne fait que son devoir. La seule satisfaction du travail bien fait est déjà en soi une récompense. Pour mieux ponctuer sa phrase, Monsieur Piefort grimaça un sourire entendu. Enfin parmi d'autres chiffres tombèrent les orientations : 78 % des garçons allaient en lycée général, 72% seulement pour les filles. Cela n'était pas assez. Nous devons avoir de l'ambition pour nos enfants, appuya Monsieur le principal. La réflexion fit sourire, voire indigna !

— Pardon ! interpella Madame Bavin, syndicaliste revancharde. Nous ne sommes pas là pour cylindrer des cohortes d'élèves, mais pour leur trouver la meilleure orientation qui soit, afin qu'ils se réalisent non seulement dans leur vie professionnelle mais aussi dans leur vie privée.

— L'un n'empêche pas l'autre. Ne vaut-il pas mieux viser plus haut...

— Pour mieux se casser la gueule ?

— Comme vous y allez ! Difficile de rejoindre la filière générale, voire impossible, quand on est en lycée professionnel.

— On a besoin d'artisans, surenchérit Madame Capelle, professeur d'espagnol

à deux ans de la retraite. Ne serait-ce que dans mon village, on manque d'un serveur et d'un apprenti en pâtisserie.

— Ce sont les directives ministérielles, que voulez-vous ?

— Et bien sûr, en tant que bons fonctionnaires, nous devons obtempérer, surenchérit-on du fond de la salle.

— Je n'aurais pas dit mieux !

Le premier des combats n'est pas celui qu'on croit. Certes il en faut de la patience et de l'énergie pour mener une classe : expliquer, reformuler, vérifier, interrompre et reprendre, cadrer et recadrer, parfois jusqu'à l'épuisement. Non, le premier des combats est contre soi. Se taire, se résigner ou, bien qu'inutile, râler, ce qui est le propre des impuissants qui ne seront jamais entendus par une administration et un État qui ne croient pas en ses agents. Et qui voudraient bien d'ailleurs s'en débarrasser car ils coûtent trop cher. Il faudrait s'inspirer du modèle anglo-saxon : dans certaines classes, deux enseignants pour gérer soixante-quinze élèves. Voilà qui fait rêver ! Largement suffisant pour l'enseignement public, tandis que les rejetons des plus riches, élevés pour être de futurs politiques, ne connaîtront que le privé où l'enseignement est d'excellence car on n'y est qu'entre soi.

— Tu fais quoi comme projet cette année avec tes sixièmes ?

La question le surprit.

Perdu dans ses pensées, Marc Bénard n'avait pas écouté. Il regarda sa collègue et fit répéter.

— Tu as un projet cette année avec tes sixièmes ?

— Peut-être faire venir un poète en classe. *Les poètes hivernent au collège*, ils appellent ça ! Ou alors Poulidor, pour fêter la semaine de la bicyclette !

Sa collègue éclata de rire.

— Tu sais qu'il est mort, au moins ?

— Je plaisantais, c'est tout.

Cependant le regard était sérieux, le sourire fatigué.

— Tu as vu ? Clara n'est pas là, enchaîna-t-il.

— Oui, hélas !

— On a des nouvelles ?

— J'ai essayé. C'est délicat. Je pense qu'elle va de nouveau renouveler son arrêt maladie. On ne guérit pas si facilement que ça de la dépression.

— On va encore avoir les parents sur le dos. Le temps que la machine se mette en route, les élèves n'auront pas de cours d'anglais avant un bon mois. Et encore, si on trouve un remplaçant.

— Tu te souviens de la catastrophe de l'année dernière ? Open the puerta, please ! Heureusement qu'il n'a pas fait long feu, le vacataire. À se demander comment ils font au Rectorat pour les dénicher.

— Le photographe est là, interrompit le principal. Messieurs et mesdames, je vous demanderai de bien vouloir nous retrouver tous dans la cour, au niveau des arbres.

Tout le monde s'exécuta. Les plus petits devant, plaisanta le photographe. Les plus timides se cachèrent, des caractères opposés s'arrangèrent pour se tenir à distance et on fit bonne figure, du mieux qu'on pût.

Souriez !

Clac ! Tout le monde tout sourire. Pourtant rien de plus trompeur. Comme dans les photos de famille, on tait les rancunes mal digérées, la lassitude déjà pour certains d'une prérentrée qui se fait sans entrain, ou encore les petits drames de l'été que l'on cache comme une blessure honteuse. Mais on n'a pas à se plaindre, n'est-ce pas ? Presque deux mois de vacances, vous rendez-vous compte ! Peut-être aurait-on pu noter parmi les visages un regard un peu plus triste. Rien pourtant de très significatif. Non, finalement cela restait une belle photo, tout le monde réuni et uni ou feignant de l'être, avec en son centre, comme une cible, Monsieur le principal et son costume de circonstances bleu acier assorti avec la cravate et les chaussures, pareillement pour la chemise rose et les chaussettes. Ainsi Monsieur le principal se trouvait bien mis et des plus séduisants, il était en fait glacé et des plus navrants. La dernière photo finalement, fera-t-on remarquer par la suite, avant le scandale et les drames à venir.